

Matthieu Baumier

De connaître l'esthète des *Bibliothèques endormies* ou d'*Une matinée glaciale*, le romancier d'aventures expressionnistes et populaires du *Manuscrit Louise B.*, le polardeux des *Apôtres du néant*, ou l'essayiste militant et chrétien de l'*Anti-traité d'athéologie*, n'implique pas que l'on connaisse Matthieu Baumier sous ce nouveau jour ou, mieux, cette nouvelle nuit qu'est *L'épopée des fous*.

Cette *Épopée des fous*, qui pourrait s'entendre nef des fous, tant est présent le motif d'une quête dissimulé sous les panoplies de la folie qui, comme un souffle sombre à la surface d'eaux plus sombres, s'insinue dans les mots pour d'abord les féconder et, ce faisant, se mieux féconder, puis pour les envoûter afin qu'ils soient maudits et disent le mal: *L'épopée des fous* ou la quête du mal.

Quête du mal au sens bataillien, puisqu'il s'agit d'abord de transgression, d'expérience de la transgression pour et par elle-même qui, par sa force, par l'énergie qu'elle suscite et qui la suscite, pose sans doute le mal moins comme existant en soi que dans le dépassement de l'interdit, de la loi, du non, du nom pour atteindre donc, et selon l'étymologie, à l'anomal et à l'innommable.

S'affirme là une dissolution des limites qui recoupera en même temps vocables et *modus operandi* alchimiques: *solve* et *coagula*.

Solve qui, désignant la première partie de l'ouvrage, passe, premièrement, et dans la personne de l'auteur, par une tentative de suicide qui, en sus de son aspect physique, pourra revêtir, nous semble-t-il, le caractère surtout plus symbolique d'une destruction du moi afin de préparer à l'accession d'un autre état d'être ou de non-être, en tout cas à la découverte d'un abîme: abîme d'en haut? abîme d'en bas? nous laisserons au lecteur tout loisir d'en juger; et qui, secondement, et de façon plus strictement hermétique, renverra à l'étape bien connue de l'œuvre au noir, qui est de travailler à la vile matière turbide: la boue originelle qui éventuellement, peu à peu, deviendra la première pierre, la noire et l'obscur qui, comme on sait, fait coin, pour ensuite s'apprécier en angle, voire en arcane.

D'où, alors, en effet, le *coagula*, qui consisterait à fixer cette «appréciation» mais qui, chez Matthieu Baumier, tout en intitulant la seconde partie du texte, reste à la pierre sinistre, au noir, magnifie cette noirceur, se pérennise en malédiction, laquelle, fatale, s'incarnera en la personne d'Heinrich Himmler dont l'auteur sera dans l'obligation de tenir la chronique (est-ce ici le thème du double revisité?)... Et lors, par de brèves allusions au soi-disant ésotérisme nazi, on vogue vers le centre de la terre, les glaces arctiques, une civilisation d'Atlantes, vers un pôle nord subverti qui prend plus absolument le sens d'un renversement inexorable des pôles, et qui indiquera moins une orientation qu'une désorientation, et qui sera l'ancre du mal, la bouche du mal.

Et tout cela, dans un style qui alterne phrases longues, sinueuses et coulantes (*solve*?) et phrases courtes et sèches (*coagula*?), est narré sur le mode de «quelques péripéties en maléfice imaginaire, c'est-à-dire plus que réel». Car réel et imaginaire s'affrontent tout au long du texte, qui impose un va-et-vient dialectique qui, et que, ne cesse d'interroger Matthieu Baumier: «Que faire avec l'imagination quand l'on a été bouleversé par l'immixtion de l'imaginaire dans la réalité de sa propre vie?»

Par ailleurs, on remarquera l'esthétique d'avant-garde de *L'épopée des fous*, tant dans la forme, avec des jeux sur la typographie, sur la taille des caractères, sur la présence d'onomatopées: «blam, crac...»; que par les références aux gens du Grand-Jeu, René Daumal et Roger Gilbert-Lecomte, ou du surréalisme, Soupault, Breton. Références qui, du reste, sous forme de notes de bas de page multipliées, cèdent à la tentation de l'érudition, elle-même sollicitant une autre esthétique.

C'est une épopée expérimentale, intense et surprenante, où la douleur a la couleur de l'écoulement du sang le long d'une épaule, la profondeur d'un trou dans la tête au fond duquel «l'écriture n'a d'autre sens sinon métaphysique». Une œuvre qui, moins désaxée que désaxement, est aussi, croyons-le en certitude, attente d'Apocalypse – de révélation donc.

Arnaud BORDES